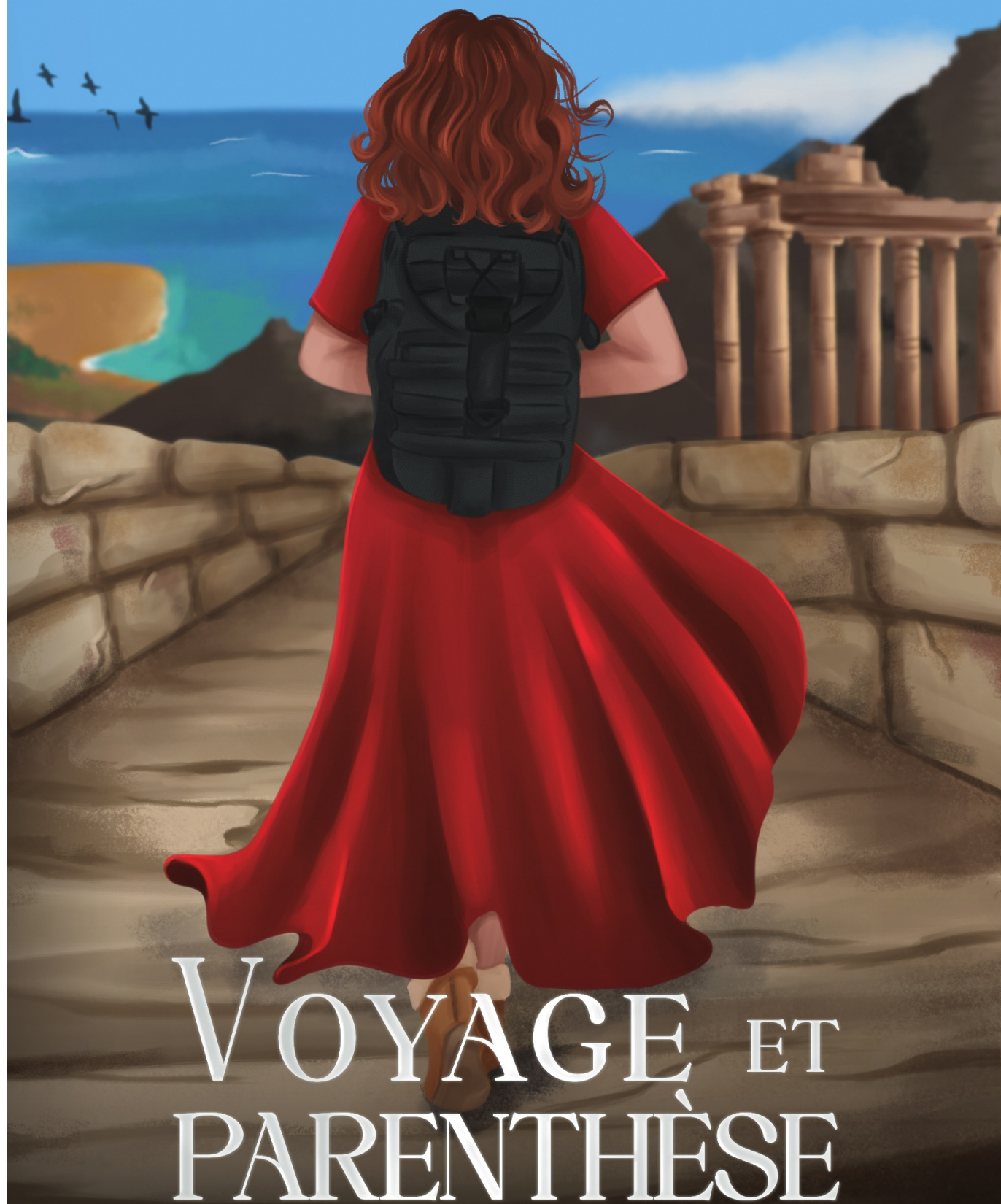


GÉRALDINE LINO



VOYAGE ET PARENTHÈSE

Geraldine LINO

Voyage et parenthèse

© Geraldine LINO, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0856-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma Maman

« Le plus grand voyageur n'est pas celui qui a fait dix fois le tour du monde,
mais celui qui a fait une fois le tour de lui-même »

Gandhi

PÉROU

Le gardien des Andes

Au lendemain de mes cinquante ans, je me retrouve sur les anciennes terres incas, au Pérou. Je suis mon guide, sur un chemin escarpé, pour rejoindre les célèbres ruines de Pisac, entre la ville de Cusco et le Machu Picchu, au sud du pays. Julio grimpe avec légèreté, d'un pas assuré, tandis que mes chaussures roulent sur les pierres rouges. Le silence est à son comble. Je sens les vibrations des ancêtres amérindiens dans mon corps, comme une poudre d'or, et je ressens même des fourmillements au bout des doigts. Nous atteignons le sommet de l'ancien village inca et nous nous dirigeons vers le soleil. Julio me suggère de faire une méditation pour que je puisse retrouver ma force et mon énergie.

Je me glisse dans une cavité minuscule, creusée à même la roche, dans laquelle, malgré ma petite taille, je remplis l'espace. Ils n'étaient vraiment pas grands, à cette époque. Peut-être ai-je du sang sud-américain ? Je me sens tellement en harmonie à cet endroit ! Rien ne m'atteint, je suis libre. Selon la légende, méditer face au soleil provoquait chez les Incas un état de transe¹. Je ferme les yeux pour écouter tous les messages de la nature aride et déserte. Les rayons dorés piquent à travers mes paupières mi-closes. Pourtant, je veux voir, profiter de ce spectacle magique, du haut de mon promontoire qui surplombe les terrains construits en terrasses. Mon guide reste imperturbable et semble endormi, telle une statue de pierre.

C'est alors qu'un homme s'approche de moi en souriant. Je lui rends son sourire. Ses traits sont ceux d'un Péruvien, mais il n'est pas un touriste. Il est habillé de façon étrange, avec des bottes à franges, un blouson en cuir entrouvert, laissant deviner une poitrine musclée, bronzée. La plume verte qu'il porte à son oreille droite attire mon attention, laalebasse qui résonne à sa ceinture me berce. Je pense qu'il fait partie du décor, histoire de donner de l'authenticité à cet endroit emblématique. Quand il me demande de l'accompagner, malgré la bizarrerie de la situation, il me paraît naturel de le suivre. Ai-je raison de faire confiance à un inconnu ?

J'adore l'odeur de palo santo² qu'il laisse derrière lui, je lui emboîte le pas avec enthousiasme.

Il se présente comme Chandra, d'une voix profonde et mélodieuse. Nous marchons au son d'un tambour, entremêlé de chants et d'incantations en Quechua³. Mes yeux intrigués ne se détachent pas de la plume verte qui pend à son oreille. Il me raconte la vie quotidienne des ancêtres jusqu'à me détailler les scènes de jeunes filles données en offrande au Dieu soleil. Je n'éprouve aucune peur, aucune violence face à ce qui, pour nous, Européens, s'apparente à de la barbarie. Il m'invite à m'asseoir en face de lui, en tailleur, et propose de nettoyer mon âme. J'accepte volontiers. Je ferme les yeux, et je sens son souffle sur mes paupières. Il y a toujours cette odeur d'encens qui chatouille mes narines. Ma poitrine se serre, des larmes jaillissent du plus profond de mon être, je me soulage petit à petit sans chercher le liquide salé qui coule sur mes joues. Je soupire doucement et ouvre les paupières. Il prend tendrement ma main, la tourne vers le ciel et y dessine un cœur avec du marc de café. Il me ramène deux heures plus tard, ravie, auprès de mon guide.

J'ai fait la connaissance d'un chaman, un vrai. Ma rencontre avec Chandra me laisse complètement extasiée. Je suis en train de réaliser mon rêve de petite fille. Julio, propose d'aller nous rafraîchir tous les trois dans l'unique bar du village. C'est ainsi que Chandra m'apprend qu'il est chaman de génération en génération et que sa grand-mère lui a légué ce don. Il m'explique ensuite qu'il m'a offert la cérémonie de purification pour que je puisse mieux profiter du moment présent en laissant derrière moi tout ce qui m'encombre l'esprit. Il me tend un grigri en plumes vertes en souvenir de cette journée.

Le roulement que j'entends n'est plus celui d'un tambour, mais celui d'un véhicule qui s'élance dans la pampa. J'ouvre les yeux, je panique. Le paysage de la vallée sacrée défile à toute vitesse à mes côtés. Je me réveille dans un train. Mais comment suis-je arrivée là ? Une vieille dame, assise en face de moi, me sourit. Où est Julio, mon guide ? Et Chandra, le chaman ? Pourquoi je ne les vois plus ? Effrayée, je me lève et fais les cent pas dans le wagon. Julio dort sur un banc derrière moi. Chandra a disparu. Je ne comprends pas. Je questionne la femme qui me fixe de ses yeux doux.

— Où allons-nous ? Je demande dans un espagnol assuré.

— À Aguas Calientes, le village où débute l'ascension du Machu Picchu, me

répond-elle.

Je me sens engourdie. Ma rencontre avec le chaman était-elle réelle ou l'ai-je imaginée ? Instinctivement, je porte ma main sur mon cœur. J'ai l'impression qu'il est tout léger, que plus rien ne peut m'arriver. Julio se réveille. Le train s'arrête. Il m'invite à descendre. La vieille femme me salue dans une langue que je ne maîtrise pas. Je fais mes adieux en espagnol et me retourne vers elle une dernière fois. Mon regard se pose alors sur le haut de son corps. Devinez ce qu'elle porte autour du cou ? Un boa en plumes vertes.

CUBA

Le musicien de Viñales

La Havane m'ouvre les bras. Des maisons colorées, parfois décaties, ensoleillent la ville coloniale. Des modèles de voitures récentes se mêlent à de belles Américaines des années cinquante. Même si les produits de première nécessité font défaut, la grisaille du quotidien s'estompe au son de la salsa. Les guitares s'enflamment et font la lumière dans un ciel turquoise. Je m'arrête devant une école de danse pour admirer la sensualité du ballet qui se dessine face à moi, au-delà de la baie vitrée. Deux fillettes cubaines ont eu la même idée et leur visage est collé aux carreaux. C'est ainsi que je rencontre Lina et Rosario. Leur vivacité m'empêche d'apprécier ce tableau vivant. Elles me rappellent ma fille, qui vient de quitter le nid. Je pensais que ce voyage allait m'aider, je me sens encore plus seule. Elles rient, semblent heureuses et cherchent à capter mon attention. Je suis méfiante. Veulent-elles m'extorquer de l'argent ? Je ne sais pas pourquoi, mais, quand elles me proposent d'aller dîner, j'accepte sans ciller. Nous nous retrouvons toutes les trois, Place des armes en terrasse. Les musiciens jouent pour nous en échange de quelques billets. Je fais au moins une bonne action. J'entends la musique sans l'écouter. Je ne puis m'empêcher de penser que les fillettes partagent ma table parce qu'elles ont faim. Je me demande si elles sont sincères, si leur sympathie est authentique. Peu importe, leur offrir ce repas me procure du plaisir. Je suis ici et ailleurs en même temps. Ai-je eu raison d'entreprendre ce voyage ? N'aurais-je pas dû partir en Bretagne, beaucoup plus près de chez moi ? Puis, afin de mieux digérer la « ropa vieja », cette viande de bœuf qui a mijoté si longtemps qu'elle fond en bouche, nous arpentons la place de la Révolution, sous le regard de José Martí ⁴ et du Che Guevara ⁵, avant de nous quitter en nous souhaitant une bonne continuation. Je me sens soudain plus légère, j'ai apprécié cette rencontre improvisée.

Le lendemain, je laisse derrière moi cette ville, remplie de contrastes, et je me

dirige vers Viñales⁶, une vallée ocre et verdoyante où la vie est rythmée par des charrettes que tirent des chevaux aux jambes larges et fortes. Cette terre rouge délivre une énergie puissante. Ce village, sorti d'un autre siècle, est le vrai visage cubain. Un sourire, une musique à travers la misère. Se contenter de ce que Dieu nous donne, profiter de la musique, de la danse, pour oublier et vivre, voici une belle leçon de vie !

Après avoir déambulé un long moment, je m'arrête boire un mojito sur une terrasse ombragée, face à la grotte de l'Indien et d'une plantation de tabac. Le temps semble suspendu. Enfin, mon souhait se réalise ! J'ai toujours couru, frustrée par le passage des années. Une mélodie attire mon attention. Les premières notes, puis une voix capable de chanter du cha-cha-cha, du mambo, du jazz afro-cubain, retentissent. Un timbre raillé me touche en plein cœur et fait jaillir de grosses larmes qui coulent sur mes joues. Mon estomac se noue, je peine à respirer. Je ne comprends pas. Pourquoi je pleure ? Je pleure de joie et d'émotions, c'est confus, contradictoire, mais apaisant. Je savoure lentement un deuxième mojito, puis un troisième. Je m'accroche à la musique comme à une bouée. Compay Segundo⁷, Buena Vista Social Club⁸, les sons résonnent dans ma tête et m'envoûtent. Je suis incapable de bouger. Puis la guitare cesse de jouer. J'ai envie de poser tant de questions au musicien de Viñales qui m'a fait tourner sur un air de salsa. Je reste muette. Je me cache derrière le silence que la musique cubaine impose. Aurais-je dû briser ce silence ? Je ne sais pas. Le musicien semble avoir compris le tréfonds de mon âme. Je ne suis plus la même. Il a déposé un baume sur mon esprit. J'ai profité de l'instant authentique. Le bonheur est si proche de nous, ou, devrais-je dire, à l'intérieur de nous.

Je vis la musique, à l'ombre des bougainvillées, où les petits colibris se balancent délicatement et paraissent savourer les volutes du tabac au goût de rhum et de miel. Les eucalyptus qui m'entourent m'appellent à une douce rêverie. La plantation devant moi m'inspire et me console. Je me fonde dans le décor, et nous ne faisons plus qu'un. Je fume un cigare, accompagné d'un verre de rhum. C'est la *vida pura*, la vraie vie. Les feuilles de tabac, immobilisées par le manque de brise, sèchent au plafond d'une vieille grange. La chaleur prend toute la place et ne laisse pas d'espace à la parole. C'est suffisant. La guitare s'est tue, mais j'entends encore sa respiration me frôler. Elle m'accompagne et me rassure. Le musicien me rejoint. Nous nous observons sans un mot. Un chapeau en feutre noir le protège du soleil, ses yeux marron terre brillent et je

peux y lire l'histoire de cette île, l'histoire du peuple cubain. Tout a été dit. Un
cigare, deux cigares. Un rhum, deux rhums, puis trois, quatre, cinq. La journée
s'est étiolée, je n'ai pas envie qu'elle s'achève. Je savoure, je profite, je me sens
vivante.